

Xavier Delacroix

La parole impuissante ?

Vigueur du plaideur, impotence de l'acteur

Réflexions sur un monde immobile

DVC
Editions

DVC Editions / 37 rue Saint Georges 75009 Paris / www.affairespubliques.com

reproduction interdite / tout droit réservé

«L'homme, faut l'isoler, le mettre sous un béret. Sans quoi il attrape la réflexion».

*René Fallet
Paris au mois d'août, Editions Denoël, 1964*

Avertissement

Cet ouvrage est délibérément hybride et juxtapose deux approches : la première jette un regard critique sur le besoin d'échanges et de débats comme palliatif attristé à un enfermement progressif du citoyen qui n'aurait plus que l'illusion de maîtriser autre chose que l'alvéole dans laquelle il (s') est enfermé. Une seconde met en scène ces débats sur des sujets centraux pour notre démocratie fatiguée -la décision, les risques, les contre-pouvoirs, l'organisation du territoire...- que pendant dix ans une association, l'Afcap, et un cabinet de conseil, First&42nd, ont organisés.

L'un illustrant l'autre sans doute.

Construit sur une logique à dessein associée à la parole, en l'occurrence ici la structure théâtrale, il s'ouvre ainsi sur un prologue posant quelques postulats et proposant des pistes de doute. Il se poursuit par une forme d'illustration concrète du propos d'ouverture avant de se clore par un épilogue qui voudrait participer à l'effeuillage du «et alors», «so what» et autre «et maintenant on fait quoi ?».

PROLOGUE

Au commencement, l'idée est simple et honnête. Il s'agit de s'interroger sur la place de la parole, de l'échange verbal dans notre société : enfant, on parle pour apprendre. Puis on parlerait pour échanger, confronter, ensuite pour éviter d'agir. Avant de parler pour mentir ?

Le débat comme tentative d'échapper à "l'attraction professionnelle"

Les sujets qui font l'actualité suscitent naturellement des débats. C'est simple, carré. Je parlais d'une idée observée depuis maintenant près de deux décennies et étayée par un travail d'entomologiste déguisé en consultant : dans nos sociétés développées, la vie professionnelle conduit les individus à devoir abandonner progressivement l'intelligence du monde pour une posture étroite, professionnelle et, petit à petit (c'est le cas de le dire), perdre la capacité à comprendre le monde, à l'interroger, délaissier la nécessaire horizontalité pour adopter une verticalité de survie, d'espace confiné, alvéolaire, limitée à une job description. Le débat s'imposerait alors comme coup de rein nécessaire pour reconquérir du transversal, de la hauteur de vue, une forme d'accrochage à la pente pour dénier les lois de Newton, un regroupement des forces pour s'empêcher de glisser, garder ou récupérer un peu d'air frais avant de redescendre dans l'apnée du quotidien.

La descente dans la case

Il y a d'abord ce constat que l'entrée dans la vie active se fait sous le signe de la verticalité, de la descente progressive vers un espace étroit, spécialisé, limité où l'impétrant va progressivement se couper des sujets généraux -on dira culture générale- pour se retrouver confiné dans une cellule faite de compétence bien précise et obéissant à des règles d'emploi de son temps qui lentement le coupent de sources de connaissance et d'interrogation du monde.

Pourtant les choses à l'origine semblaient plutôt bien parties : entre enfance et cursus scolaire, le temps est à l'éveil, à la découverte, à l'épanouissement vers un regard horizontal sur le monde. Ce n'est pas le lieu ici d'insister sur l'accent beaucoup trop lourd mis sur les matières scientifiques, en particulier les mathématiques. Même à l'âge de l'adolescence en appétit de savoir, elles restreignent déjà le champ de vision et rognent les enseignements d'ouverture qui manqueront cruellement plus

tard. Elles facilitent certes la tâche pour classer, trier, aiguiller, mais ne sont qu'une piètre solution de facilité quand l'ambition devrait être tellement plus haute.

Cet élan initial et naturel pour la connaissance va être progressivement bridé par la nécessité d'acquérir une compétence qui puisse être monnayable sur le marché du travail. Cela passe d'abord par une réduction corticale, une étroitesse du cerveau sur quelques matières phare avant la plongée dans la dure réalité du monde. Celle-ci commande alors et conduit à une lente et inexorable descente vers le charme discret de la feuille de paie et le triste alunissage dans quelque chose ressemblant à un tableau à la Seurat. Le peintre pointilliste. L'ensemble représente quelque chose, mais le point lui, n'est qu'une tache de couleur. Un petit bonhomme posé sur un travail à effectuer, une tâche définie, prenante, sans doute indispensable et en même temps dérisoire et qui va progressivement le couper du tout et l'installer dans un faux confort. Du financier à l'ingénieur, du vendeur au chercheur, toute existence professionnelle passe avant toute chose par l'acquisition d'une spécialité ; elle se fait par abandon, par lâchage successif de savoirs autres, renoncement plus ou moins subi à de la connaissance jugée inutile, puisque non directement monnayable. Le savoir horizontal ne garantit aucune place dans le corps social, il aurait même tendance à exclure. L'homme mixte cher à Montaigne, le questionneur des choses qui s'efforceraient de maîtriser un corpus de connaissances lui permettant de couvrir un nuancier allant de Dostoïevski au PSG n'est pas le bienvenu. Non pas parce qu'une hostilité objective aurait été décrétée contre les chantres du savoir large, mais simplement parce que sous des dehors homogènes, notre société est formidablement fragmentée et réclame des ouvriers spécialisés. Avec le temps, ils le seront de plus en plus. Nous sommes condamnés au détail.

Exister aujourd'hui passe par un impératif professionnel et ce sésame social implique une spécialité, un savoir, l'occupation d'une alvéole, d'un trou. À l'instar de ces poilus qui sortaient de la tranchée sous la mitraille adverse au cours de la Première Guerre Mondiale et ne devaient leur survie qu'à leur capacité à trouver refuge dans un trou d'obus, la société contemporaine réserve d'abord les places à ceux qui savent trouver ce refuge précieux, cette position défendable contre les prédateurs, en même temps que symbole de son existence dans l'écosystème

économico-social. «Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?» invariable deuxième question posée dans un dîner où vous devez faire connaissance avec vos voisins (la première chez les gens bien élevés tenant à l'interrogation sur votre nom). À l'aune de cette réponse, tout est (presque) dit, aussi sûrement qu'une carrière d'inspecteur des finances dépend d'un classement aléatoire dans une école particulière et doit si peu aux éventuelles compétences et talents démontrés ultérieurement par le titulaire.

L'idée de trou ou encore de case se visualise encore mieux le soir tombé, dans les quartiers d'affaires qui restent illuminés: une série de niches fichées dans des immeubles-falaises, des cubes éclairés posés les uns à côté des autres, attendant le retour de leur locataire attitré. Carrés jaunes accueillant un être observant un écran.

Ça ne serait pas si grave si cette spécialisation, cette «casification» n'était qu'une réponse ponctuelle au Zeitgeist, à cet esprit du temps qui commande d'endosser une panoplie pour faire son chemin dans la vie professionnelle, pour faire une carrière, le joli mot qui sent la pierre et le marteau-piqueur. Le problème vient de la dilution d'intelligence du monde, le plus souvent irréversible, que suppose ce mouvement. En descendant sur la case, en sautant sur une autre, l'impétrant perd en hauteur de vue, en largeur du regard. C'est le pédalier qu'il regarde et non plus la route. Lors de la montée en grade, il n'est pas rare de découvrir une incapacité à appréhender la largeur, les autres, le transversal. Comme une mémoire perdue, un savoir-comprendre oublié en chemin, dans la descente.

Le paradoxe est là : jusqu'à la révolution industrielle, il y avait ceux qui savaient tout d'un monde fini et limité, les paysans. Il y avait ceux qui savaient large d'un autre monde, celui des arts, de la guerre, des sciences. Dans leur genre, chacune de ces catégories d'individus renvoyait à une appréhension générale et d'une certaine manière totalisante de leur monde propre. Là où portait leur regard, correspondait un savoir. La révolution industrielle, en même temps qu'elle a globalisé ces univers, a introduit une fragmentation de plus en plus étroite, comme une banquise dont se détachent progressivement de multiples morceaux, au départ de taille importante avant que les blocs ne deviennent de plus en plus petits. C'est une évolution chronologiquement parallèle à celle de l'évolution d'un être

vivant : une cellule initiale se divise en deux, laquelle donne naissance à des cellules qui elles-mêmes vont se diviser encore et encore jusqu'à constituer l'être vivant pour lequel elles sont programmées, hippopotame ou hirondelle ou être humain. Le paradoxe professionnel est inverse et il est régressif. L'homo- economicus va progressivement réduire son champ de compétence pour s'enfermer dans quelque chose d'étroit, au périmètre défini, aux frontières rassurantes. Se glisser par le jeu de tamis successifs dans des alvéoles de plus en plus petites, jusqu'à occuper une case. Sa case.

C'est une descente étrange qui s'amorce au moment où l'on devrait le moins s'y attendre puisqu'elle intervient à la fin des études généralistes. Coincé entre la nécessité d'une orientation professionnelle dictée par les contraintes économiques -il faut trouver un travail- et des aspirations individuelles à faire quelque chose «qui plaise», le toboggan est prêt. Et il est d'autant plus insidieux qu'il conduit à cette mise en cases sous le trompeur prétexte d'une entrée dans la vie dite « active », empruntant les chemins bordés de délices qu'est l'accession à un statut, à un salaire, à une place.

Cette accession est en fait une chute. L'accroissement du savoir dans un domaine forcément spécialisé est un renoncement, un élagage constant où le succès se mesure à l'accumulation de savoirs précis qui se paie par l'abandon du regard portant loin. L'ouverture grand angle, celle qui balaie de Geoffroy Guichard à Gaston Couté, d'Hagondange à Sanaa est perçue comme inutile, décalée, sans objet.

Il y a quelque chose de la force d'un courant de fleuve dans cette violence du système qui emporte et ne garantit un chemin, une carrière, qu'à ceux capables de creuser un sillon à travers les arcanes d'un domaine bien particulier (technique, juridique, médical, financier...). Et encore ne s'agit-il là que de vastes champs plutôt génériques à l'intérieur desquels un système alvéolaire va placer les individus aussi sûrement qu'une machine range des pièces de puzzle pour former un ensemble cohérent.

Là, posé sur ce bout de propriété, sur ce morceau d'identité qui vaut viatique, l'individu a gagné sa part de droit à l'existence qu'il lit dans le regard des autres, poussant souvent l'abandon jusqu'à disparaître dans sa «fonction».

D'où vient ainsi cette perte de lucidité qui conduit à la version contemporaine de la servitude volontaire chère à La Boétie ? Comment expliquer que leur titulaire se complaise dans les tâches les plus triviales, les fonctions les plus socialement inutiles ? Qu'ils soient incapables de verbaliser (confesser ?) une distinction entre une dépendance économique à l'égard d'une fonction et l'inanité de ce travail, sinon par le triste constat que l'entrée dans cet habit rassure. La case protège, les murs abritent.

Aussi dérisoire soit l'emplacement occupé, il a le mérite de masquer le grand large et celui de préserver du questionnement de Chatwin, ce «Qu'est-ce que je fais là ?». Vu de côté, c'est Metropolis ou Brazil ; vu de la case, c'est La Petite Maison dans la Prairie. Le monde vu du gazon, Microcosmos version économie libérale. Méfiance à l'égard de qui menacerait l'occupation de cette parcelle chèrement acquise, défiance vis-à-vis d'une remise en cause de l'organisation. Ce qui peut permettre d'expliquer l'aporie du politique dans nos sociétés, cette incapacité à traiter les impasses actuelles par autre chose que du discours et de l'incantation. Nous y reviendrons.

Y-a-t-il une tristesse à être dans cet état, à se trouver pourvu d'une position et d'une maîtrise d'un domaine qui, pour être étroit, n'en confère pas moins une place dans le système ? Sans doute pas. Au contraire même. Atteindre ce moment de grâce que constitue l'arrivée dans un wagonnet formaté, peint aux couleurs d'une description précise de tâches bien définies avant d'entamer patiemment l'ascension des barreaux de l'échelle (la carrière), représente un vrai moment de bonheur. Ainsi j'existe. L'abaissement progressif du regard, la myopie assumée, -à quoi bon regarder le monde puisque je n'ai en charge qu'un univers bien borné- ne sont que dommages tout à fait marginaux et à vrai dire parfaitement inconscients d'un syndrome de Stockholm version économique et sociale.

C'est donc une forme d'enfermement progressif, très librement consenti, la gaîté en sus, dans lequel se repaît un Occident fatigué au consumérisme compulsif, substituant la quête de loisirs à la capacité d'interroger le monde et qui a placé l'individu là. En dessous. Dans la case.

Remonter sur l'horizon, tendre les bras pour attraper le sommet de la clôture et passer le regard au-dessus pour redécouvrir un paysage qui n'arrête pas le regard, met sans doute l'individu en danger, mais lui redonne sa raison d'être, c'est ainsi que peut apparaître l'aspiration au débat, à l'échange. Retrouver de l'air, de la hauteur, donner cette impulsion qui rend à l'œil une place de choix, une possibilité de récupérer le contact avec les autres en dehors des obligations imposées par le quotidien professionnel. Ce dernier a raboté le discours, appauvri le vocabulaire et limité l'horizon.

L'alignement des cases, l'enfermement dans une spécialité considérée comme salvatrice conduit à une «salamisation» de la réflexion. Étant borné dans un savoir qui est en même temps un viatique, l'individu subit un destin qui se complaît dans le petit périmètre où l'a fait se poser sa raison sociale. Alors, accéder au débat d'idées, remonter sur des terrains où se jouent des parties plus intéressantes comme on dira de bulles qui remontent à la surface, c'est en quelque sorte s'efforcer de renouer avec l'aspiration première : comprendre, comprendre ce qui se passe et accessoirement se proposer de le changer.

Le problème est qu'entretiens, la lente descente à la case s'est faite en payant le prix fort : l'abeille est lestée de plomb, elle est devenue myope ; l'alvéole l'a certes réchauffée mais au détriment de l'acquisition de ce savoir inutile, celui qui permet d'apprendre à apprendre : le médecin est devenu un technicien de la médecine, le financier un concubine de l'équation différentielle, l'ingénieur un as de la mécanique des fluides. Du solide, du carré, mais qui sent le renfermé, qui a perdu la capacité d'interroger ce qui n'est pas directement utile ou ludique.

Revenir dans l'atmosphère est entretiens devenu coûteux en termes de compréhension du monde. Est-ce l'appétence pour un savoir général qui ne rapporte rien, qui s'est égarée en route ou bien les moyens de comprendre et interroger cette grande étendue du monde qui font défaut ? Les deux, sans doute.

Remonter vers le débat comme on remonte à la surface revient à privilégier l'intelligence sur la compétence, l'appréhension -même restreinte- du tout à l'adjonction de connaissance des parties, l'horizontal sur le vertical, le liquide qui se répand par rapport au solide qui s'enfonce.

On a besoin de gens compétents et de gens intelligents. Ces deux qualités peuvent se retrouver chez la même personne, mais pas toujours ; et en forçant à peine le trait, on pourrait même souhaiter que plus de gens intelligents que compétents occupent les postes de responsabilité voire, allant vers les sommets du paradoxe, considérer que l'accumulation de compétences nuit à l'intelligence des situations. La compétence pour régler l'ensemble du champ des techniques, quelle que soit la nature de l'activité ; l'intelligence pour comprendre le monde et mettre ou agencer les compétences au service d'ambitions plus horizontales.

Compétent, on voit à peu près clairement de quoi il s'agit ; intelligent, c'est plus compliqué à appréhender, parce que subjectif. Sans doute est-ce être capable de voir large, tendre des ponts, regarder depuis les toits de la ville plutôt que depuis la rue ; vouloir se dégager de la gangue qui emprisonne, tire vers le défini, vers un savoir étroit mais maîtrisé qui assure un rôle, une place sur le jeu de l'oie. Tout nous pousse désormais à perdre cette longueur de vue et à rechercher cette servitude volontaire : s'enfermer dans un précipité tombant le plus rapidement possible au fond du verre, trouver le sol, toucher du dur, se rassurer. Il faut plaider pour la vertu de l'intelligence opposée à la technicité de la compétence.

Le goût pour le débat, l'échange d'idées, la connaissance relève d'une forme d'osmose inverse, d'une volonté de s'extirper de cette posture, de ce destin subi qui veut qu'une place dans le puzzle se paye au prix d'une perte de la portée du regard. Le souvenir est là d'un monde vaste oublié, désormais incompris parce qu'inconnu, dont on a plus les codes c'est-à-dire la culture, la connaissance. L'individu seul, au sec mais sur un rocher bien petit et qui se sépare en deux espèces : ceux qui sont ravis de la position de la mouette dépourvue d'ailes, mais posée sur sa roche et satisfaite de son sort et puis ceux qui dénoncent l'étroitesse du reposoir et se demandent comment retrouver de la hauteur, comment faire repousser les plumes.

L'ère est à la gravitation, donc plus à la bernicle qu'à l'albatros, au rocher qu'à l'air, à Blanchot plus qu'à Baudelaire. On s'attache au petit, au contrôlable, au visible, au décortiquable. On regarde l'étroit comme si le grand large inquiétait. Cette inquiétude face à la portée longue s'est traduite par un tropisme pour l'éducation formatrice plus qu'à la formation «éduquante», ce que les Allemands distinguent lorsqu'ils parlent de Bildung et d'Ausbildung : dans le premier cas, il est question de construction de l'individu comme on parlerait du montage d'un échafaudage, d'une formation élargie estimant que c'est en proposant un enrichissement de l'esprit que l'on prépare le mieux aux diverses opportunités de la vie ; dans l'autre, c'est la destination finale qui impose le chemin, autrement dit les besoins économiques du moment orientent les cursus et cisèlent les diplômés.

La facilité va là encore dans le sens de la gravitation, suivant la ligne de plus grande pente et elle explique l'avantage très significatif conféré à l'Ausbildung en général et l'indécemment grand poids donné à la sélection par les mathématiques (il est plus facile et moins coûteux de sélectionner des médecins et des cadres d'entreprise en les perfluant à l'équation plutôt que leur demander de porter un regard sur ce qu'ont pu écrire François Villon ou Nicolas Bouvier). Ici on ouvre en insufflant du possible, en montrant les voies, en ouvrant des fenêtres ; là on formate, on moule, on restreint, on ferme.

La compréhension de cette différence et l'angström de recul qui donnent à voir ces deux mondes si mêlés et si différents nourrissent le besoin de retrouver l'horizon originel. La case n'est pas une fin. La case est un mauvais destin, une triste étape plombant le voyageur sur un morceau de petites certitudes ayant pour seul mérite de réchauffer par ces temps froids. La réduction du champ de vision à un petit cercle de lumière fait forcément penser à cet homme penché sous un réverbère et à qui l'on demande pourquoi il ne cherche ses clés perdues que dans ce rond éclairé et répond «il n'y a que là que je vois quelque chose». La domination de l'Ausbildung est comme un témoignage de cette progressive restriction du regard sur de multiples taches de lumière donnant l'illusion que l'on est en plein jour. Juste pour s'épargner de voir le mur et de penser à ce qu'il y a au-delà.

Mais si cette illusion séduit, elle ne satisfait pas puisqu'elle se heurte de façon aléatoire, selon les moments, selon les

individus, à un sentiment d'étroite solitude aussi désireuse de regarder au large qu'incapable d'y porter le regard, dépourvue qu'elle est des outils permettant «d'y voir quelque chose». Cela renvoie à une partie du cortex de l'être humain qui est autre chose que cet amas de poussière et de matière molle et voudrait retrouver une mémoire enfouie, un souvenir, une langueur, un besoin de s'extraire de cet arrêt intempestif sur une aire ratiocinée qui repose et rassure.

Une formation, un métier, une profession...

L'individu veut donc retrouver de la vision du monde, comprendre, échanger, se battre ? Au moins regarder ce qu'il y a derrière ce que l'on a pauvrement construit pour se rassurer. L'état du monde, l'être-au-monde-et-dans-le-monde est quelque chose de suffisamment incroyable pour que le repli puisse certes s'expliquer comme ruse et protection, mais finalement ne jamais être réellement en mesure de cacher la sourde et lancinante évidence de l'interrogation.

Alors tisser des fils entre ces îlots de certitudes rassurantes et «ausgebildet» se fait en particulier à travers des coups de talon, des giclées d'énergie qui nous font retrouver le désir de la confrontation d'idées, du débat, de la parole frictionnée. Pas tant pour voir un triomphe de l'une sur l'autre mais se sortir d'une condition enfermante et voir le ciel, sans doute se faire des frayeurs, rentrer de l'air froid dans les bronches, surtout échapper à la traction de l'alvéole, à l'apnée du confiné.

Ici le débat apparaît comme moyen de retrouver de la mémoire, de la portance, une façon de voir le sang irriguer à nouveau un membre engourdi, des cellules nerveuses qui se régénèrent, une espèce de ré-émergence dans un univers dont on s'était laissé déporter, dériver pendant un temps.

Enfin, c'est ce qui devrait se passer. À la réserve près que toute cette montée vers le plaisir, cet effort pour échapper au vertical aboutit aujourd'hui à une assez formidable frustration, une belle impasse. Puisque la roue donne la cruelle sensation de tourner à vide.

L'appétence pour l'échange ne change rien à l'affaire ; la frustration est là puisque l'arrivée pleine d'énergie et d'envie se fait sur une cour certes remplie, certes bavarde, mais finalement silencieuse.

En réalité, nous débattons de tout. Il est même assez fascinant de voir comment nous nous sommes emparés de tous les sujets et en avons fait des thèmes de débat sur lesquels tout le monde souhaite se prononcer. Étonnante même cette propension à demander simultanément à des Prix Nobel de disserter sur la Paix dans le monde et au vulgum pecus de réfléchir sur l'organisation à adopter pour une meilleure tenue de la finance mondiale. Les uns étant à peu près aussi peu légitimes que les autres sur chacun de ces sujets. L'air s'est progressivement empli d'une envie d'échanges et de débats dont la montée en puissance est proportionnelle à la démonétisation de l'expertise.

Le sachant ne sait plus, ou plus exactement, il n'est plus paré de cette aura qui en faisait un dépositaire exclusif du savoir face auquel il convenait de s'incliner. Et si le sachant ne sait pas plus que tout un chacun, c'est que tout le monde sait, ou est en mesure de savoir, et qu'une opinion vaut donc bien un savoir. S'agit-il réellement de la faillite des experts -et la multiplication des crises de toute nature au cours des dernières décennies a correspondu à une vraie crise de l'expertise- le cas échéant sauvagement accouplée à une succession de lâchetés politiques ? Ou bien y a-t-il un réel engouement pour un accès élargi au savoir, et Internet joue évidemment un rôle décisif dans cette poussée de débats comme on parlerait de poussée d'urticaire ? Ce n'est pas forcément le point qui nous intéressera ici. Puisque ce qui va nous occuper, c'est le vide, le creux, l'aporie, le fait que ces débats se multiplient et ne produisent rien d'autre qu'une réplification d'échanges s'étant déjà tenus sur les mêmes sujets.

Le fait est que les thèmes qui font à juste titre débat, donnent le sentiment de le faire d'autant plus et de façon d'autant plus intense que l'on ne risque en aucune manière de voir ces échanges se traduire en action/décision. Les intervenants et les participants aux débats -quels qu'ils soient- ont d'emblée été rassurés et savent donc pouvoir compter sur une parfaite

déconnexion entre parole et action, entre proposition et décision.

Ces grands thèmes de friction contemporains, qu'il s'agisse d'organisation des pouvoirs publics, d'éducation, de fiscalité, d'environnement, tous ces sujets sur lesquels tous les rapports ont déjà été écrits, toutes les commissions ont déjà été réunies, tous les colloques ont déjà colloqué, les échanges échangé et les débats débattu, suscitent en fait une verve et une attention d'autant plus vives qu'est acquise la certitude d'une conclusion sans conséquence, inerte.

Le débat sera réel, dense. On parle, on échange. On dira beaucoup, autant qu'il faudra comme pour s'assurer que rien ne bougera.

Comment se fait-il que le débat soit aujourd'hui confiné très largement à constater que des gens intelligents disent intelligemment des choses sans intérêt ? Ou plutôt, des choses sans influence, sans conséquence. La parole n'entraîne plus d'action. Mieux, la parole est devenue la caution du silence, du lent, du rien, du sédimenté, du froid. Dormez, bonnes gens, on cause ; on croit jaser, on ne fait que mimer.

Et comment expliquer cette saturation de l'air ambiant par ces faux échanges, cette forme dégradée de l'usage de la parole, cette aboulie de la décision érigée en marque du siècle ?

Il est ici question de déconnexion délibérée entre la réflexion, l'échange sur les grands sujets de société et l'usage qu'il pourrait (devrait ?) être fait de cette parole.

S'interroger sur ce hiatus pourrait alors revenir à explorer le triptyque suivant : notre système aurait-il une intelligence propre qui voudrait qu'il organisât son propre théâtre d'ombres, sa propre production d'illusions afin de se rendre acceptable alors que ce qu'il produit est intolérable ? À moins, deuxième option, que le système dans lequel nous nous mouvons ait atteint un terme au sens de son évolution, qu'il ait développé une forme de finitude et soit ainsi en mode désormais «chimiquement pur», «sans frottement», ayant acquis un parfait contrôle ; rien ne pouvant venir le dévier de son axe, la parole et les débats ne seraient là que pour constater cette impuissance, l'atténuer, la panser. Enfin, troisième piste, celle du vol, de la captation du débat : quelques initiés, fins connaisseurs du système pour l'avoir

élaboré et surtout conduit sur des rives conformes à leurs intérêts, se seraient arrogé le privilège de définir qui est éligible au débat et quels sont les mots que celui-ci doit utiliser. Pourquoi ? Afin que rien ne bouge, afin de s'assurer que celui-ci ne déborde pas des sphères acceptables et ne conduise en aucun cas à une remise en cause d'une organisation dont cette population tire le plus grand avantage.

La ruse, la fin, le rapt. Tels seraient les éclairages possibles.

La ruse

D'abord, il y a cette idée lancinante qui voudrait que les termes d'intelligence, de raison ne soient pas l'apanage exclusif de l'être humain, voire plus largement de l'être vivant, mais qu'ils puissent également être associés à une organisation, un système. Les avatars de cette extrapolation se retrouvent dans des expressions telles que «la ruse de la raison» ou «la main invisible» ; d'Hegel à Adam Smith, cette anthropomorphisation de l'abstrait a pour principale vertu de rassurer. L'incohérence, l'inacceptable, le chaos du monde ne peuvent être reconnus comme tels que par les artistes ; pour le reste des mortels, cette situation n'est juste pas acceptable, elle renvoie à un état de poussière et de hasard parfaitement terrifiant et, à ce titre, est donc rejetée sous une forme d'exorcisme, mensonger mais tellement rassurant, du «feignons de croire que tout cela est organisé puisque le chaos est intolérable». On parle ici d'une construction humaine destinée à éteindre les angoisses de Shakespeare : «Et tous nos hiers n'ont fait qu'éclairer pour des fous le chemin de la mort poudreuse. Éteins-toi, éteins-toi, court flambeau ! La vie n'est qu'un fantôme errant, un pauvre comédien qui se pavane et s'agite durant son heure sur la scène et qu'ensuite on n'entend plus ; c'est une histoire dite par un idiot, pleine de fracas et de furie, et qui ne signifie rien...». Inacceptable ce «rien», tout juste bon à être déclamé par Macbeth, à avoir une destinée de théâtre, à être enchâssé comme «faux».

La parade consiste donc à imaginer un système doté d'une intelligence intrinsèque qui, telle une moelle épinière, permettrait de verticaliser un corps flasque ; cette intelligence qu'il conviendrait alors de reconnaître comme telle, de comprendre afin de pouvoir s'adapter à ses codes et où vivre en bonne intelligence en son sein devient un acquis. C'est notre système, notre monde avec lequel il nous faut vivre. En lui donnant une âme, on rend le système vivable.

C'est à la lumière de ce postulat que l'improductivité du débat peut alors, si l'on ose écrire, prendre tout son sens : notre société contemporaine ne valoriserait l'idée de débat, d'échange, que pour donner l'illusion à des individus enfermés qu'ils ont de bonnes raisons de croire pouvoir échapper à l'attraction de l'étroit, qu'ils ne sont pas condamnés à se mouvoir dans une alvéole bornée et parés d'un costume définitif. Cintré.

Parce que, finalement, il est formidable qu'il y ait des choses qui ne fonctionnent pas, qu'il y ait confrontation d'idées, que l'on parle des guerres, cela fait des histoires à raconter, des pleurs à verser, des articles à écrire, des livres à imprimer. Des dépressions à soigner, des plaies à panser. Que serait autrement la vie de ces gens qui disent vouloir la paix, le bonheur ? Cela suinterait l'ennui, non ? Cela sentirait la Suisse. En fait, on pleurerait ; on pleurerait de rage, de n'avoir rien à quoi s'accrocher, des plantes vertes, un chien, la météo... On a besoin de malheur, Monsieur, besoin d'horreur même (le débat, la joute oratoire n'en étant alors que la version dégradée, en attente) pour se convaincre que sa propre situation n'est pas la pire, que vous n'êtes pas une chose molle et flasque, pas prévue, mais tellement prévisible. La tristesse vraie de l'afghane apeurée, cela, Monsieur, ça fait plaisir, je veux dire ça fait pleurer, ce n'est pas Dieu possible de vivre dans ces conditions. Et puis il ne faut pas qu'il y ait la paix ; les gens, ils parlent, ils débattent pour que l'on arrive à la paix, que l'on s'embrasse, que l'on s'aime, que l'on vive tranquillement avec les enfants qui jouent et tout. Mais non, ça n'est pas possible. Si c'était ça, on aurait plus rien à lire, plus rien à pleurer, rien à rêver, d'un vrai monde bleu où il fait beau. Il nous faut des gens qui crient, pouvoir imaginer des visages arrachés, blancs, tordus, pliés, le silence.

Parler, échanger, débattre, confronter, servirait donc à ne pas glisser dans ce fossé. Produire du discours sur l'éducation, le montant des impôts, l'organisation des pouvoirs, la protection des oiseaux et l'apprentissage des langues vivantes ferait partie du jeu : le système tendrait vers cette quête de progrès. Mais puisque l'on doit aller vers le mieux et que l'on n'atteint pas ce point d'horizon qui semble progresser en même temps que notre pas, il faut trouver quand même un moyen de parcourir ce chemin ou plutôt d'occuper cet espace entre d'un côté le visible, le concret, la réalité de tous les jours, et de l'autre, le souhaitable, le transformé, l'imaginé. La distance est occupée par de la parole,

du débat qui promet de combler l'écart, à la fois de se projeter dans le souhaitable et d'attirer vers soi le souhaité.

Pour autant, parti avec la promesse de pouvoir discuter de tout sujet susceptible d'avoir un impact sur la vie, de tout thème touchant notre quotidien, notre environnement, notre avenir, on se retrouverait avec un débat qui est un leurre, on découvrirait le vrai visage d'une prise de parole qui loin de donner raison à ceux qui pensent que la parole a été donnée à l'Homme pour masquer sa pensée, apparaîtrait juste comme le plus intelligent des mensonges.

Y a-t-il alors imposture à parer des plus beaux atours cette quête de la confrontation d'idées ? Nous sommes ici au-delà de l'échange, de l'enrichissement mutuel ; nous parlons de débats concrets, actuels où la prise de position a vocation à entraîner une transformation des choses, à initier un changement justement parce que cette prise de parole trouve son origine dans le constat d'une défaillance, d'une mauvaise organisation, d'une inadaptation.

On pourrait normalement penser que selon la mécanique «ascensionnelle», décrite précédemment, la volonté de sortir d'une condition confinant l'individu sur un espace étroit, le place en situation de donner à ses prises de position valeur d'aspirations profondes ; confrontées aux autres opinions, cela va produire du changement.

Et là, mauvaise surprise, il n'en est rien ou si peu, comme si la place était déjà prise et le débat avait déjà eu lieu. Tout sent le creux et le vide, rien n'avance, on maintient l'illusion de l'échange, mais il a d'ores et déjà été convenu que le débat serait illusoire. Par qui ? Ici ce serait ce «système» autonome dont nous avons parlé et à qui on prêterait une intelligence intrinsèque qui en assurerait la sauvegarde. Pourquoi ? Simplement parce qu'il est insupportable d'imaginer que sortant de la gangue et de la case, on découvre que rien n'est possible. Créons alors l'illusion d'une parole fertile. Alors que l'on s'extrait de cette condition de pesanteur au prix d'un vrai effort, il n'est pas acceptable de songer que ceux qui restent enfermés dans leur case auraient raison puisque rien ne peut changer, finalement même pas le regard ; le débat existerait donc pour occuper l'espace et donner des raisons de poursuivre à ceux qui mettent en œuvre cette énergie du coup de rein, ces battements de

pieds qui maintiennent le regard au-dessus de l'onde.

Le mouvement serait illusoire et la distance réelle. On croirait progresser, avancer sur une voie qui conduirait l'humanité vers un meilleur ; nourrir le débat serait alors comme enfourner du charbon dans la chaudière pour entraîner un moteur qui devrait conduire le train quelque part. Las, le train est électrique et comme installé dans une chambre d'enfant. Il fait des tours, plus ou moins élaborés, le décor environnant fait l'objet d'aménagements plus ou moins riches, mais il n'en finit pas de faire le même trajet et donc de repasser aux mêmes endroits. Le mouvement s'avère aussi illusoire que le sentiment d'aller nulle part est réel.

La parole jouerait dans la cour de la chimère. Les échanges, propositions, débats n'auraient au mieux d'effets que sur l'individu ; collectivement on resterait planté là. Rien de significatif ne sortirait réellement de ces heures de débats, de ces kilos de feuilles noircies pour présenter rapports et propositions qui ne débouchent sur rien, ou si peu.

Le sentiment de progrès tiendrait aux artifices apportés par la science et la technique : médecine qui prolonge la vie, transports qui raccourcissent les distances, nouvelles technologies de l'information et de la communication qui semblent abolir le temps en transformant la volonté en immédiateté. Mais tout cela relèverait plus d'illusions déjà dénoncées par Baudelaire «Quoi de plus absurde que le progrès puisque l'homme, comme cela est prouvé par le fait journalier, est toujours semblable et égal à l'homme, c'est-à-dire à l'état sauvage».

Comme l'intuite l'auteur des Fleurs du Mal, en dépit de l'artifice donné par un sentiment de progrès avec lequel nous voulons vivre pour nous convaincre que l'on «fait mieux qu'avant», le sentiment d'aporie donné par la stérilité de la prise de parole donnerait des gages à la thèse voulant que le débat est une illusion, un artifice généré par le système pour donner un sentiment de liberté qui n'existe pas. Condamné à tourner dans la roue tel un hamster avec des petites pattes qui pensent faire avancer le débat et le conduire quelque part en un lieu de progrès ; elles ne font qu'assurer la rotation de la sphère.

Cela aurait alors trivialement l'effet d'une religion, à savoir comme l'Autre, celle des nuages, donner le sentiment qu'il existe un ailleurs, forcément meilleur, vers lequel il convient de tendre.

Discutez donc, amis, frictionnez donc les idées et les concepts, lancez des pistes, jetez des bases. L'illusion est plus belle que la religion des Églises puisque ce meilleur promis est ici, à portée de main, il convient juste d'échanger, de débattre, de parler pour que jaillisse du bon ; il suffirait de partager avec ses congénères idées et perspectives pour dépasser les territoires balisés où les confine leur attraction verticale.

On détournerait simplement l'attention afin de rendre plus vivable ce qui n'est pas très confortable. Le divin repasse les plats, comme une forme de laïcisation de sa proposition destinée à détourner l'attention : comment rendre acceptable une situation de solitude hébétée et dérivante, quand on est agrippé à un petit morceau de banquise, une fois rendu conscient que justement le divin ne serait d'aucun réel secours en se rappelant ainsi au bon souvenir de René Char : «Ceux qui ont installé l'éternel compensateur comme finalité triomphale du temporel n'étaient que des geôliers de passage».

À défaut de cieux, l'inacceptable de la condition créerait de toute façon une échappatoire salutaire : non, je ne suis pas confiné dans le petit, je peux accéder à la ligne d'horizon, au large. La fiction est thérapeutique, je donne mes avis, j'écoute les débats, j'échappe au mince. Au moins j'y crois.

La fin

La deuxième piste de réflexion nous fait passer du circulaire au linéaire. Dans les lignes qui précèdent, nous étions sur la base d'un système qui, consubstantiellement et depuis l'origine, serait homogène, fini, représentable sous la forme d'une sphère avec un cœur autonome. L'activité de débat/dialogue y serait périphérique, comme satellisée par un ensemble qui n'en aurait pas besoin et aurait inventé la parole pour mieux se concentrer sur la pure reproduction et laisser accroire qu'il pouvait dévier de sa trajectoire.

Ici nous partons sur une vision non déterministe où le temps aurait joué un rôle décisif. L'impotence du discours, l'incapacité du débat à n'être autre chose qu'une écume, une agitation sans conséquence tiendrait en réalité au fait que le déploiement du temps a donné aujourd'hui à ce fameux «système» une autonomie dont il était dépourvu il y a encore quelques années.

La linéarité du fil historique s'imposerait, pour dire simplement qu'il y a chronologie et non perpétuel recommencement ou éternel surplace, il y a un début et une fin, et cette fin est récente. Elle est associée à l'extension sur l'ensemble de la planète d'un système économique dit «économie de marché» qui a «emporté le morceau» pour la plus grande joie de certains, la tristesse ou la résignation d'autres, que ce système imprègne notre terre ronde.

«Le temps du monde fini commence» écrivait Valéry en se référant à la fin des inconnus géographiques de notre planète et à la montée parallèle des techniques de télécommunication écrasant les distances. Pour autant, le système politique et social faisait l'objet de débats véhéments, de critiques farouches. Dans la ligne incandescente de ce qu'avait connu le XIX^{ème} siècle, la parole apparaissait comme l'avant-garde des changements, les nécessaires premiers pas vers le mouvement ; le débat pour confronter, pour basculer, pour transformer.

C'est cette histoire-là qui aurait passé la ligne, fini sa course. Terminé. La terre est ronde, les hôtels se ressemblent, les envies aussi. Désormais la finitude s'appliquerait également à cette histoire-là.

De révolutions en évolutions de plus en plus essouffées, l'économisation de la planète -au sens de sa dépendance à l'économie-, l'homogénéisation des aspirations de ses habitants aurait atteint une forme de terme, comme disent les gynécologues-accoucheurs. Certes, la science et la technique apporteront les changements qui donneront au monde couleurs et formes «nouvelles», mais en réalité si l'Homme n'a pas avancé d'un angström en ce qui concerne les questions de fond («qu'est-ce que je fais là ?», «pourquoi ?»), il a terminé son tour de piste sur les questions de forme. La messe est dite, l'individu serait ontologiquement helvético-warholien : il aspire à une calme prospérité dans un cadre apaisé et fiscalement homogène, accessoirement troublé par un quart d'heure de notoriété ayant pour principale vertu de susciter l'ire jalouse des semblables sus-mentionnés.

Certes, tout le monde n'a pas franchi cette ligne, le paysan du Kerala ou l'habitant de la banlieue de Chisinau est encore loin du compte. En revanche, ils savent quel est le point à atteindre, ce vers quoi ils doivent tendre pour profiter de cette forme d'arrêt

du temps. Cette ligne d'arrivée ne paraît plus contestée. À l'issue d'un lent déploiement où les soubresauts historiques n'ont pas manqué, l'organisation humaine aurait achevé sa mue darwinienne et, attendant la prochaine météorite, une nouvelle glaciation ou un virus mutant sorti des entrailles d'une volaille annamite, il conviendrait donc de «faire avec». Cette fin déployée est telle une fleur ou un papillon qui aurait atteint la maturité depuis un état de bourgeon ou de chenille. Au-delà de l'esthétique de la métaphore que d'aucuns pourraient violemment contester au regard de la situation du monde contemporain, c'est l'idée de cheminement chronologique et surtout d'aboutissement qu'il convient de retenir ici.

L'Histoire du monde se serait déployée jusqu'à atteindre une forme de lit comme on le dit d'un fleuve. En amont, les vicissitudes montagnardes des ruisseaux, plus bas les tours et détours des rivières et enfin, encore plus en aval, le fleuve. Alors, certes, le fleuve peut être tumultueux, sauvage, en crue, mais au bout du compte le parcours des eaux qui l'alimentent s'achève là. C'est la fin.

Le système a terminé son apprentissage, ses essais. L'économie de marché représenterait un aboutissement recherché par une immense majorité et les interdépendances engendrées par les mutations successives de ce système ont conduit à un consensus de place, peut-être par défaut, mais finalement rassurant.

La fin au sens où le système «a pris» tel du ciment et il n'y a donc pas ruse, il y a juste une réalité apparaissant à un certain moment dans le cycle chronologique et biologique du monde. À l'instar du ciment, il existe un moment humide où tout est malléable, possible, imaginable. Puis progressivement, le ciment prend et là les choses deviennent moins simples avant que le système ne se fige définitivement et que l'on ne puisse plus intervenir dessus. Ce serait ce stade ultime que nous aurions atteint. Réunions, bavardages, commissions, débats, colloques et échanges empliraient l'espace, mais arriveraient juste trop tard, à la marge ; juste le charme de laisser accroître, en musique de fond que tout peut arriver et que nous sommes vraiment condamnés à être libres.

On serait ici quelque part entre Kubrick et Fukuyama, 2001 l'Odyssée de l'espace et la Fin de l'Histoire. Le déploiement

libéral impose la fin du débat sur l'essentiel et la concentration sur les détails ; dans 2001, l'ordinateur a pris le pouvoir et il parle. Et dans notre cas, à défaut de vouloir détruire son concepteur, il se contente d'observer son désarroi et de voir comment, incapable d'influer désormais sur le cœur du réacteur, il feint de pouvoir l'amender en érigeant au rang de vertu le débat, l'échange et autres formes de dialogues. Mais la course a été courue et la ligne d'arrivée franchie.

Sur cette même idée, on dira qu'en France par exemple, le dernier Premier Ministre à avoir réellement fait de la politique s'appelle Pierre Mauroy ; ses successeurs penseront encore en faire, ils ne feront que du marketing. Gouverner à la marge, sur les bords. Voir le pouvoir se réduire progressivement à la seule délivrance de fonctions, de prébendes. Les indulgences terrestres.

Pourquoi la communication et les détails deviennent-ils aussi importants ? Simplement parce que l'essentiel n'étant altérable qu'à la marge, concentrons-nous sur les domaines où notre action peut sembler servir à quelque chose. C'est-à-dire l'accessoire, les détails. Et cela contribue à créer du discours faux ; non pas du discours de combat, du discours de changement. Du discours paravent, qui ment, se protège.

Bien sûr, les débats politiques mentent, mais les discours d'entreprise également sont faux, construits, artificiels, lissés. Même ce qui incarne la matérialité la plus brute, la plus inexpressive, la plus neutre, autrement dits les chiffres, mentent : en effet les seules choses qui soient vraies dans un rapport financier, ce sont la date et la pagination. Tout le reste est faux, en tout cas destiné à tromper. Partant, les discours et les débats n'ont nullement vocation à être l'avant-garde d'un quelconque changement, la première pierre d'un chantier de transformation. Ils ne font qu'acter l'embâcle.

Finalement, il serait donc normal que l'on parle pour ne rien dire et que l'on débâte sans que rien ne sorte puisque le système a atteint la ligne d'arrivée. Il est désormais en place et ce qui tourne autour n'est qu'écume, illusion, grattage, poussière. Pas de chance, ami, ce que vous dites est intelligent, mais il est trop tard, vous arrivez après la bataille, le rideau est tiré. La construction est terminée. Vos propos ne pourront que consoler votre impuissance. Babil antalgique, de ceux qui, entre le bonheur et la lucidité, ont fait le choix de la quête du

bonheur.

Et parce que les constructions en ciment sont par définition faite d'un matériau qui ne se prête guère au modelage, cela semble induire qu'il faut d'abord casser avant de pouvoir construire et transformer...

Le rapt

Troisième option : le vol, la confiscation. Oui, le débat a du sens, il en a même plus que jamais, compte tenu de l'état des choses et de l'évident besoin ressenti par les citoyens de prendre la parole pour faire bouger les lignes, simplement il ne débouche sur rien parce qu'il est accaparé par quelques personnes qui l'ont confisqué. Ils en ont confisqué les termes, ils en ont confisqué les codes et seuls les détenteurs de ces «savoir-parler» sont susceptibles d'alimenter ce débat.

À la fois rédacteurs, découvreurs et commentateurs de leur propre pierre de Rosette, cette étroite population dispose des clés, se les transmet et perpétue le vocabulaire nécessaire à une compréhension des échanges. Sans la maîtrise de ce code, on ne peut être qu'auditeur, spectateur, participant certes à la geste commune de l'exercice démocratique -le vote- mais finalement exclu des débats, sorti du champ, tout juste autorisé à regarder. Pire, on fait croire que vous allez pouvoir en être, que vous allez participer à la belle construction commune, mais c'est faux. D'autres, à l'évidence pas les bons, ont préempté l'exercice de la parole, du débat. Ils sont en place et se complaisent dans cette fonction tribunicienne parce qu'elle leur vaut statut, reconnaissance et attention de leurs pairs et semblables.

Des gens qui, au choix, se trouveraient là par erreur, seraient atteints d'un syndrome de Peter où l'incompétence les rendraient incapables de traduire une pensée en action, ou alors, plus grave, qui occuperaient ces places parce qu'elles conditionnent leur perpétuation dans une position de confort et de domination ?

On n'est évidemment pas loin ici d'enfourcher la cavalerie bourdieusienne de la reproduction, mais force est de constater l'étroitesse de plus en plus manifeste du berceau reproductif. Dans la foulée de cette réduction de surface, ce qui nous intéresse ici est avant tout lié au questionnement

sur l'imposture : que font ces gens qui se sont arrogé un monopole de la parole et s'avèrent incapables d'en faire un autre usage que de simplement la perpétuer ? Posons-nous la question de l'intérêt que peuvent avoir ces occupants privilégiés de l'agora à formuler les questions, mettre en exergue les dysfonctionnements et prétendre apporter de nouvelles solutions, alors que cette position du plaideur permanent est la plus sûre façon d'occuper durablement le moelleux du siège ?

Laisser croire que l'on a identifié un certain nombre de problèmes auxquels il faudrait apporter remède, débattre des solutions les plus adaptées, alors qu'en réalité l'interrogateur est peut-être lui-même le problème, relève d'une esthétique certaine. Non seulement dans ce genre de configuration doit-on considérer que la mise en scène de ces débats est un fond de commerce et qu'il n'est donc pas question d'articuler parole et action (une éventuelle prise de décision aurait pour conséquence de rendre caduque la position du plaideur), mais encore faut-il s'assurer d'une vraie intelligence dans l'identification des problèmes et d'une tout aussi remarquable acuité dans la capacité à renouveler les interrogations. Dans ce (mauvais) esprit, il convient en effet de garantir que l'on ne débouche pas sur des voies droites, claires qui trop simplement apporteraient des solutions aux problèmes identifiés. Clarté de l'énoncé, confusion des solutions, impasse, blocage : de la nécessité de repasser les plats et de répéter l'exercice. Voilà le déroulé idéal parce que renouvelable.

Continuons donc à bavarder, colloquer et réunir. Nous sommes bien assis et la table est bonne.

Il convient ici de considérer ainsi que ces plaideurs ne cherchent nullement à transformer le verbe en faits. L'idée même d'avancée, de transformation contient en effet en elle-même sinon la disparition du bavard, au moins une vraie remise en cause du statut de préposé au débat. Il est alors amusant de penser que les poisseurs du bavardage pourraient trivialement tenir à la volonté des préposés aux solutions de simplement pérenniser les problèmes.

L'impasse peut tenir aux mauvaises personnes, elle peut aussi devoir aux mauvais mots. Car, après tout, qui parle ? Qui sont ces animateurs de débats creux, colloques et réunions vides ? Toujours ces mêmes et avec quels mots, quels concepts, quelle

grammaire ? Des choses forgées par des sachants et destinées à des comprenants, finalement un groupe assez restreint, lexicalement homogène, pour qui le *intelligenti pauca* (à ceux qui savent comprendre, peu de mots suffisent) s'applique dans le pire sens.

Il n'est pas seulement question de quantité, mais bien de nature des mots, de choix des tournures, d'organisation des phrases. La compréhension du code du langage est en réalité très limitée sous des dehors de parfaite ouverture et de complète transparence. Rien n'est sans doute plus hypocrite et mensonger que l'illusion communautaire associée à l'usage des mêmes mots.

Les mots pour le dire et les codes pour comprendre, la façon dont sont ciselées les phrases, tout cela aussi contribue à une confiscation du débat à travers un rapt lexical, une exclusion grammaticale qui laisse au bord du chemin les non-initiés. Ils ne le reconnaîtront pas, de peur de se voir déclassés, mais ils le sentiront ; à travers cet accaparement de la clé verbale, c'est un statut qui s'affiche, des signes extérieurs de scintillement qui s'exposent.

Vocabulaire, formulation, questionnement, la matière première du discours est inoculée aux bavards depuis la maternelle ; elle est déniée aux exclus depuis les mêmes bancs. Face à cette appropriation d'un code subtilement accaparé tout en donnant l'illusion qu'il est ouvert à tous, les possesseurs des clés verbales vont s'installer sur l'agora.

Mettre fin au vide du débat, au creux et au déjà entendu passe alors peut-être par rendre la parole aux muets, à ceux qui entendent, mais n'écoutent plus et surtout ne disent plus.

Une part de plus en plus large de la population française se voit dépossédée des codes de compréhension et surtout d'expression pouvant traduire fidèlement ce qu'ils ressentent et pensent.

Répondre à des questionnaires sur votre vie ou vos attentes quand vous n'avez simplement pas la même intelligence du sens des choses et de l'usage des mots conduit à se taire. Une frange grandissante de notre société se tait par peur,

par indifférence construite, par ignorance des rites, absence des codes et perte des clés. Elle permet de produire de très récents sondages où à des questions analogues (en l'occurrence sur l'insécurité), les réponses sont diamétralement opposées.

Le paradoxe est d'autant plus violent que, dans le même temps, la parole triomphe, une parole qui se confond désormais avec le bavardage, une parole où les mots ne disent plus, une parole dénuée de sens, en particulier des mots politiques qui disent et ne font pas, qui deviennent flasques à force d'impotence et ne laissent plus dans l'oreille des gens que l'écho d'un vague bruit, sans conséquence, sans devenir, sans suite.

Dans cette hypothèse, étrange construction que celle qui se présenterait devant nous : d'un côté des vrais «muets» que l'on s'échine à faire parler (l'environnement, la biodiversité...), de l'autre des faux, que l'on réduit peu à peu au silence parce que l'on ne sait pas leur rendre la parole, et au-dessus de cet étrange attelage, un bruit de fond, une parole qui fait du son, ne fait plus de sens, ne précède plus des actes. Qui a dit que la parole avait été donnée à l'homme pour masquer sa pensée ?

À vous de juger.